

Klaus Schwab, le directeur du Forum de Davos est devenu le maître des maîtres du monde

- Par [Jean-Pierre Robin](#)
- **LE FIGARO 16/01/2017**

Voir paragraphe surlignés page 3



Le professeur Schwab organise depuis 47 ans le Forum économique mondial, accueillant les patrons et les chefs d'État les plus puissants de la planète. Les «maîtres du monde» ont trouvé leur chef.

Tous les hommes recherchent le bonheur, sans exception, et il leur arrive d'y nager, comme le bébé dans le ventre maternel. Klaus Schwab, le fondateur et directeur du [Forum économique mondial de Davos](#) s'apprête à éprouver un bonheur magique quand il recevra, mardi 17 janvier, le président chinois pour la première fois à Davos. Sa phrase d'introduction est toute prête: *«Excellence, Mesdames et Messieurs c'est un très grand honneur d'accueillir au World Economic Forum, le président de la République populaire de Chine, Xi Jinping».*

C'est la formule rituelle pour présenter les personnalités les plus prestigieuses et Klaus Schwab ne laisserait à personne cette tâche élémentaire et essentielle. Lui dont l'anglais est parfait, s'évertue à prononcer «Forum» à l'allemande, sa langue maternelle en tant que natif du Bade-Wurtemberg .

À trois jours de [l'intronisation de Donald Trump à Washington](#), il ne pouvait rêver plus belle affiche pour inaugurer les débats du Forum 2017, qui en est à sa 47ème édition annuelle. Cela n'avait rien d'évident. Il aura fallu ni plus ni moins avancer d'une semaine les dates du congrès qui se tenait habituellement dans les derniers jours de janvier. Ce calendrier avait le gros

inconvenient de se télescoper avec [le Nouvel An chinois](#) (28 janvier cette année) qui empêche les plus hauts dirigeants de quitter leur pays en cette période.

Qui d'autre connaît personnellement autant de chefs d'État ou de gouvernement de la planète? Il ne cesse de les démarcher pour les inciter à venir dans la station des Grisons, avec cet argument irrésistible: *«Vous pourrez vous adresser aux patrons des mille entreprises mondiales les plus essentielles»*. Sarkozy (2010 et 2011) et Hollande (2015) ont fini par céder, après plusieurs rencontres préalables en tête à tête à Paris, tant l'image de *«Davos temple de la mondialisation libérale»* semble dérangeante pour un politique français. *«Poutine, je l'ai rencontré il y a vingt-cinq ans, et nous avons parlé en allemand»*, confie-t-il pour montrer son intimité avec l'homme fort de la Russie à l'importance grandissante sur l'échiquier international.

Premier congrès à l'été 1971

Ces dialogues d'égal à égal avec les puissants de ce monde n'étaient pourtant pas inscrits dans les astres pour cet ingénieur et économiste, formé en Allemagne et en Suisse, avant de passer par la Harvard Business School. Il a commencé sa carrière professionnelle comme professeur de management industriel à la fin des années 1960 à l'université de Genève où il a enseigné jusqu'en 2002. *«Au premier congrès de Davos, à l'été 1971, nous étions bien peu nombreux, entre cent et deux cents, des chefs d'entreprise et des professeurs de gestion, pour ce qui s'appelait alors le Symposium européen du management»*, se souvient un industriel français.

Le professeur Schwab avait demandé le soutien de Raymond Barre, qui était Vice-Président de la Commission européenne à Bruxelles. Celui-ci donna son accord, à la condition expresse que la manifestation se tienne sur le territoire de la Communauté européenne. *«Mais Monsieur le Commissaire, la Suisse se joindra bientôt aux institutions européennes!»* avait répliqué Schwab qui en rit encore. On connaît la suite. Le tropisme helvétique pour le grand large et sa méfiance vis-à-vis de tous ses riverains font que la Suisse est restée à l'écart de l'UE.

1987: Le symposium rebaptisé World Economic Forum

Pour sa part Klaus Schwab en tire la leçon et décide en 1987 de transformer son Symposium européen de management en *World Economic Forum*. Avec cette devise ambitieuse un peu kitsch *Committed to improving the state of the world* (engagé pour améliorer l'état du monde). Tout en élargissant son horizon, le professeur de Genève est persuadé que les recettes du management peuvent s'appliquer avantageusement à d'autres domaines que l'entreprise. C'est ce qu'il appelle *«les 3 B- Bounding, Binding, Building»*, autrement dit *«créer un cadre, établir des liens, construire»*.



Voilà le secret du consensus. Et cela peut faire des merveilles, au moment où le monde est en pleine reconfiguration après la chute du mur de Berlin et l'éclatement de l'URSS au début des années 1990. [Davos](#) devient la plate-forme idéale pour faire se rencontrer les dirigeants des pays émergents ou en transition (les ex-communistes) d'un côté, et de l'autre les capitalistes, les banques d'affaires américaines tout particulièrement, qui sont prêts à les financer.

Mieux, «Professor Schwab» se met à jouer les entremetteurs capables d'amener les frères ennemis à se parler. En 1992 il invite dans les neiges des Grisons le président sud-africain Frederik de Klerk et Nelson Mandela, prélude à la réconciliation historique de l'Afrique du Sud. De même on y voit Simon Pérès, alors ministre des Affaires étrangères israélien, converser amicalement avec Yasser Arafat, le président de l'autorité palestinienne.

«Faisons du commerce, pas la guerre»

Les rumeurs vont bon train, Klaus Schwab viserait-il le Prix Nobel de la Paix, voire le secrétariat des Nations Unies? Les années 1990 sont celles de la mondialisation heureuse, avec ce slogan, détourné de la contre-culture américaine, «*faisons du commerce, pas la guerre*». Bill Clinton, qui a toujours été fan de Davos, pendant sa présidence et après, y exprime son enthousiasme pour l'internet et les technologies de l'information, «*un changement économique fondamentalement merveilleux*» (sic).

Les grands patrons de multinationales applaudissent au nouvel ordre libéral international . «*La mondialisation inverse le slogan de Karl Marx, Travailleurs de tous pays unissez-vous, en, Travailleurs du monde entier entrez en concurrence*», proclame au début des années 2000 Percy Barnevik , le patron suédois d'ABB. Le Forum de Davos acquiert sa réputation de repaire des «global leaders» fiers d'eux-mêmes et dominateurs, de maîtres du monde, dit-on en Français, avec une pointe moqueuse.

Klaus Schwab a toujours tenu quant à lui à se distancier de cette foire aux vanités dont il est pourtant le Monsieur Loyal tout puissant et respecté. «*Il faut une réforme du système capitaliste. Les gens ne s'y identifient pas en raison de trois sortes de défaillances: la corruption, le court-termisme des acteurs, des mécanismes fondés sur la méritocratie qui en tant que tels engendrent des gagnants et des perdants, or les premiers tendent à se désintéresser totalement du sort des seconds!*», expliquait-il de façon incisive lors d'un récent passage à Paris.

Son cœur penche pour le capitalisme rhénan, pour l'économie sociale de marché à l'allemande, sa culture d'origine, où tous les «stake holders» (les parties prenantes, dont les salariés) sont pris en compte, et pas seulement les «stock holders» (les actionnaires). «*J'ai fait adopter une déclaration dans ce sens dès 1973*», aime-t-il à rappeler.

Il a banni toute indication d'année de naissance sur les biographies des participants au Forum

Mais la raison et ses admirations le portent vers les prouesses et les innovations technologiques de l'Amérique dont il est un observateur attentif et particulièrement bien informé. Ce qu'il appelle [La Quatrième révolution industrielle, titre de son nouveau livre](#), dont la traduction française est publiée ces jours-ci. Sans doute la meilleure introduction aux transformations économiques et sociales de la révolution numérique.

À 78 ans - il en paraît dix de moins - il ne cache pas sa fascination pour [la voiture autonome, sans chauffeur](#), qu'il a personnellement expérimentée en Californie. Ce sosie de l'acteur réalisateur Erich von Stroheim a horreur qu'on évoque l'âge des gens, au point de bannir toute indication d'année de naissance sur les biographies des participants au Forum.

Chacun a l'âge de ses artères et de ses neurones. Une demi-heure de natation quotidienne dans sa maison de Coligny, le faubourg huppé de Genève, et une boulimie de rencontres et de lectures suffisent à entretenir sa forme physique et intellectuelle. *«Le bonheur, c'est faire ce que l'on veut et vouloir ce que l'on fait.»*. Cette règle de vie énoncée par Françoise Giroud lui convient parfaitement.